

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
 ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal parait les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
                           "          "          six mois, 14         "  
                           "          "          un an, 25         "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Aue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 31 Janvier 1867.

**BULLETIN.**

Rarement l'impatience naturelle à notre caractère s'est mieux montrée qu'en ce moment. Depuis la promulgation des décrets du 19 janvier, il n'est sorte de projets qui n'ait eu son jour de grâce. Notre système financier lui-même a été remis en question, sinon en réalité, du moins par l'imagination du public. C'est là un tort et un tort grave, dont la première conséquence est de produire le manque de sécurité et de confiance. Il serait plus sage d'attendre la date si prochaine du 14 février, où le gouvernement expliquera à la nation sa politique intérieure et extérieure.

Le *Constitutionnel* dément positivement les bruits d'emprunt de changements dans la nature des impôts, etc., colportés dans les cercles financiers depuis quelques jours. Le gouvernement aurait seulement l'intention d'appliquer l'excédant des recettes à des dégrèvements d'impôts ou à de grands travaux d'utilité publique.

Il se répète que les attributions du Sénat vont être augmentées. De même qu'autrefois la Chambre des Pairs, il aurait à discuter et à voter les lois et pourrait exprimer des vœux au gouvernement au sujet de pétitions dont il aurait été saisi.

Rien n'est encore décidé pour la loi sur la presse ni pour le droit de réunion. Quant à celui-ci, on croit généralement qu'il sera restreint aux périodes électorales.

Le Parlement anglais s'ouvrira quelques jours avant les Chambres françaises. On prête au gouvernement anglais l'intention d'ajourner la réforme électorale en ouvrant sur ce projet une grande enquête. Lord Stanley et lord Derby diffèrent d'opinion, parait-il, au sujet de la politique étrangère. Le premier voudrait que l'Angleterre persistât dans son attitude actuelle, presque complètement. Le second tendrait à reprendre le vieux système tory qui cherchait au dehors une diversion aux agitations intérieures.

Ce n'est pas seulement sous le régime actuel que les institutions politiques des Etats-Unis ont trouvé d'ardents admirateurs : elles furent proposées pour modèle de gouvernement à la France par un de nos publicistes les plus éminents pendant la période qui suivit la révolution de 1830; et en ce temps, comme naguère encore, les partisans de la Constitution américaine s'attachaient à faire ressortir la solidité de ses rouages et la parfaite régularité de l'ensemble avec laquelle fonctionnait son mécanisme. Or, que s'est-il passé, à quels événements nous a-t-il été donné d'assister depuis 1860? Nous avons vu se réaliser les prévisions des écrivains et des penseurs qui, dans l'œuvre de Washington, avaient signalé des éléments d'anarchie; voire même de dissolution. Il est vrai que l'union américaine n'a pas sombré complètement, dans ce terrible et sanglant cataclysme, et certains publicistes essaient de se faire de la défaite des Etats du Sud par les Etats du Nord un argument en faveur de la vigueur, de la pérennité de la république américaine. Mais peut-on qualifier de « rétablissement de l'Union » l'état de choses qui succède à la guerre de la sécession? Qu'est-ce donc que l'attitude du Nord envers le Sud, des vainqueurs à l'égard des vaincus, sinon la continuation de cette hostilité qui, si elle ne se traduit plus par une répression brutale, continue de subsister dans les esprits.

Mais les passions politiques nous menageaient, de l'autre côté de l'Atlantique une nouvelle et étrange surprise : à la lutte acharnée entre les Etats du Nord et ceux du Sud se substituait une rupture ouverte, flagrante, entre les représentants et le président de la république, entre la législature et le pouvoir exécutif; bref, la mise en accusation du président Johnson est à l'ordre du jour du congrès de Washington. Telle était l'énormité de cette mesure qu'on a pu croire, un moment, qu'il ne serait pas donné suite à la proposition qui lui servait de point de départ. Erreur! Des avis de New-York, en date du 15 janvier, nous annoncent que la Chambre des représentants a repris, dans sa séance du

14, l'examen de la résolution, présentée le 7 janvier et ayant pour objet la mise en accusation du président. Mais il ne suffisait pas aux ennemis de M. Johnson d'avoir articulé contre lui les griefs administratifs et politiques que nous avons reproduits et sur lesquels ils s'efforçaient de baser sa mise en accusation, un certain M. Loan a osé accuser, en plein congrès, dans cette même séance du 14 de ce mois, le président actuel d'avoir été complice de l'assassinat de M. Lincoln son prédécesseur!...

Tel est le spectacle déplorable, pour ne pas nous servir d'une expression plus caractéristique, que présente en ce moment, la république des Etats-Unis dans ses sphères gouvernementales les plus élevées. Que sortira-t-il de cette anarchie? Il serait difficile de préciser le dénoûment; mais, quel qu'il soit, les institutions américaines sortiront de la crise actuelle profondément atteintes, non seulement dans leur valeur pratique, mais aussi dans le respect du monde civilisé.

J. REBOUX.

**REVUE DES JOURNAUX.**

Nous lisons dans le bulletin politique hebdomadaire du *Moniteur du soir* : « Les principaux organes de l'opinion publique en Europe rendent hommage à l'initiative éclairée et à la pensée de haute prévoyance qui ont inspiré les dernières réformes décidées par l'Empereur. Ils reconnaissent le caractère pratique de mesures qui, en conciliant d'une manière équitable les deux principes d'autorité et de liberté, ont pour résultat immédiat la consolidation et le couronnement de l'édifice élevé par la volonté nationale. »

La même feuille ajoute : « Le succès de la mission de M. Tonello produit en Italie une impression favorable, indice du progrès que les idées d'apaisement ont fait dans la péninsule. Les concessions de la Cour de Florenc, en ce qui touche l'*exequatur* et le serment des évêques ont fait disparaître les principales difficultés, et il ne reste plus à régler que quelques détails secondaires. On pense que dans le prochain consistoire, le Saint Père sera en mesure de désigner les prélats mis à la tête des diocèses vacants. Honoré par le Pape d'un bienveillant accueil, l'envoyé du roi Victor-

Emmanuel n'a eu également qu'à se féliciter de ces rapports avec le cardinal Antonelli. »

On lit dans le *Constitutionnel* sous la signature de M. L. Boniface :

« Chaque fois qu'un changement important se produit soit dans nos institutions, soit dans les hommes qui les appliquent, on peut s'attendre à voir naître aussitôt une multitude de conjectures sans fondement et de rumeurs purement imaginaires. Il semble que ce soit pour certains esprits un besoin d'aller au-delà de ce qui est, et d'ajouter à la vérité pure et simple toute une série d'idées et de projets de leur invention. On s'imposerait une tâche longue et fastidieuse si l'on voulait arrêter au passage et relever en détail ces nombreuses assertions inexacts ou absolument fausses qui se croisent dans tous les sens. Il en est cependant qu'il ne faut pas tout à fait négliger, ce sont celles qui touchent à des intérêts réels et qui peuvent jeter le trouble dans les affaires. »

« Ainsi un journal du soir, la *Presse*, prenant au sérieux toutes ces rumeurs, fait une charge à fond contre de prétendus projets d'emprunt, et après avoir réussi à s'effrayer, pousse un véritable cri d'alarme. »

« Or, comment la *Presse* n'a-t-elle pas vu qu'en parlant ainsi, elle créait elle-même les inquiétudes dont elle prend prétexte pour faire tout un cours d'économie politique? Elle prétend ignorer ce qu'il y a de fondé dans ces bruits, et cette ignorance qu'elle avoue ingénuement ne l'empêche pas de propager ces mêmes bruits, de les considérer comme exacts et de voir dans le projet qu'il s'annonçait au péril imminent pour l'Etat? »

« Enfin n'ira-t-on pas, en France, avec cette singulière manie de s'escrimer contre des moulins à vent? »

Le *Journal des Débats* expose et commente, dans un article signé par le secrétaire de la rédaction, les incidents qui se sont passés, en ces derniers temps, dans le sein de la Chambre des députés de Bavière, ainsi que les déclarations émises par le prince de Hohenlohe dans cette même assemblée; d'après cette feuille, il ne ressort de l'ensemble de ces débats qu'une seule chose, mais cette chose est d'une haute importance : « C'est que le royaume de Bavière a commencé l'évolution qui doit le mettre à la discrétion de la Prusse, et qu'il a donné aux autres Etats de l'Allemagne du Sud, c'est-à-dire au royaume de Wurtemberg et aux grands-duchés de Bade et de Hesse, un exemple

que ceux-ci ne tarderont pas à imiter. L'union de tous les Etats allemands sous l'empire de la Prusse n'est pas encore consommée, mais elle vient de faire un grand pas. »

On lit dans la *France* sur le même sujet et sous la signature de M. Roualle :

« Le fait capital, c'est qu'un mouvement incontestable attire aujourd'hui vers les Etats du Nord la plupart des Etats du Sud de l'Allemagne, et que l'unité germanique est en voie de formation. »

« Ce sera, non pas seulement pour la France, plus immédiatement intéressée que tout autre pays, mais pour l'Europe entière, un événement de grande importance que cette nouvelle situation. Nous croyons qu'elle modifiera trop profondément l'assiette des Etats modernes pour ne pas éveiller l'attention de toutes les puissances. »

La *Presse* s'exprime ainsi sous la signature de M. Cucheval-Clarigny :

« L'Empereur a entendu l'appel respectueux qui était fait à son initiative; il a étudié la situation avec cette fermeté et cette sûreté de vues qui ont marqué chacun des actes de sa politique, et, comme toujours, il a fait pencher la balance du côté de la liberté. »

« Que voyons nous cependant? Ce n'est qu'effarements et cris d'alarmes. Ce sont les mêmes gémissements sur l'inopportunité et le danger des concessions. On émet tout haut l'espérance que les lois promises seront rédigées de telle sorte que tout ce que l'Empereur a entendu supprimer sera ou conservé ou indirectement rétabli. Heureusement pour la France, ce n'est pas une main débile qui tient le gouvernail, et ces vaines clameurs n'ébranleront pas l'esprit ferme et droit, le cœur résolu qui préside à nos destinées. »

**DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES**

L'agence Havas nous transmet les télégrammes suivants :

ETATS-UNIS.

New-York, 29 janvier.

Le président Johnson a mis son veto sur le second bill qui propose d'admettre le Colorado dans l'Union. — D'après des avis du Mexique, le général Ortega aurait été fait prisonnier par les troupes de Juarez.

**FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.**

DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER 1867.

— 39 —

**LE DÉMON DU JEU**

— XIII —

(Suite et fin. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 30 janvier).

Le but qui attirait les innombrables passants vers le centre de la ville devait être bien attrayant, car la plupart ne suspendaient pas leur marche et ne détournèrent même pas la tête. D'autres s'approchaient du rassemblement, et quand ils avaient reçu pour réponse à leur question que « mademoiselle Van de Werve allait partir pour l'Italie » ils reprenaient aussi leur course, comme si la vue de ce départ ne leur eût pas offert assez d'intérêt pour contrebalancer une bonne place à un spectacle plus imposant.

Beaucoup cependant restaient et s'efforçaient d'apprendre plus particulièrement le véritable motif de ce concours de peuple en cet endroit.

Un vieux paysan à cheveux gris, après avoir inutilement prêté l'oreille pendant quelque temps aux propos qu'échangeaient les bourgeois, reconnu dans la foule un

homme de son village qui demeurait depuis quelques années en ville, près de l'église Saint-Jacques, et qui, par conséquent, devait savoir mieux que les autres ce qui se passait chez M. Van de Werve.

Il se fraya un passage à coups de coude jusqu'à son ami, lui frappa sur l'épaule, et dit :

« Qu'y a-t-il de nouveau ici, maître Jean, pour que le peuple s'y rassemble ainsi? J'entends dire là derrière que mademoiselle Van de Werve va partir pour l'Italie... »

— Ah! maître Steven, dit l'autre, c'est madame Geronimo Deodati qu'il faut la nommer.

— Est-elle donc mariée? La complainte de Simon Turchi, que j'ai entendu chanter vendredi dernier, parle d'une charmante jeune fille...

— On dirait, maître Steven, que notre village est à l'autre bout du monde. Chacun, à Anvers, jusqu'aux enfants, a béni et fêté ce mariage comme une preuve éclatante de la justice de Dieu...

— En effet, ami Jean, comme dit la complainte de Simon Turchi, le Seigneur s, dans cette affaire, visiblement vengé la vertu et puni le crime. L'assassin meurt de la mort la plus affreuse et la victime devient l'époux de la plus noble et de la plus riche demoiselle qui se trouve dans tout le marquisat. La connaissez-vous, maître Jean? »

— Si je la connais? Elle passe tous les jours deux fois devant ma porte pour se rendre à l'église. Je livre le pain chez elle, et j'ai eu souvent occasion de parler à cette aimable demoiselle.

— Je voudrais bien la voir aussi, dit le vieillard, mais je n'ai pas le temps d'atten-

dre, sans cela j'arriverais trop tard au grand marché.

— Ne craignez rien, répondit maître Jean, il se passera bien une heure encore avant que la charrette du bourreau sorte de la prison.

Le vieux paysan parut hésiter sur ce qu'il devait faire.

— Mais êtes-vous sûr que la demoiselle va partir immédiatement? demanda-t-il.

— A l'instant même, maître Steven; on se presse là dedans autant qu'on peut. M. Van de Werve veut être hors de la ville avant que le bourreau commence son œuvre.

— C'est bien étonnant, remarqua le villageois. Pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui? à leur place, je serais parti depuis longtemps.

— Ah! c'est encore une preuve de l'intervention de Dieu dans ces terribles événements, répondit maître Jean. Depuis huit jours, le vaisseau qui doit les emmener en Italie est prêt. Le vent est resté invariablement pendant tout ce temps au sud-ouest; ce n'est que cette nuit qu'il a tourné à l'est et a rendu le départ possible; mais la marée est haute maintenant et commencera justement à descendre à l'heure fixée pour la mort de l'assassin. Vous voyez bien que Dieu lui-même a voulu que M. Van de Werve reste ici jusqu'à ce que sa toute puissante vengeance soit pleinement accomplie.

— Et elle part pour l'Italie? Pour toujours?

— Oh! non, c'est un voyage de nocce. Elle reviendra dans un an, dès qu'elle aura oublié un peu, dans la riche et belle Italie, la perfidie et la cruauté de Simon

Turchi... Arrière, maître Steven, arrière! les voilà, je crois.

Du sein de la foule s'éleva une joyeuse acclamation, et chacun se pressa vers la porte pour se trouver sur le passage de madame Geronimo Deodati. Ceux qui ne la connaissaient pas voulaient voir une fois la noble jeune femme dont le nom était mêlé à la sanglante histoire de Simon Turchi et que l'on vantait comme un modèle de pure vertu, de fervente piété et d'idéale beauté... Les voisins et les connaissances étaient réunis là pour la saluer encore une fois, pour lui adresser un respectueux et cordial adieu et pour lui souhaiter un heureux voyage...

Marie Van de Werve, aujourd'hui madame Geronimo Deodati, parut sous la porte, tenant la main de son mari.

Dès que les bourgeois et le peuple l'eurent aperçue, de longues acclamations s'échappèrent de toutes les bouches; on agita les chapeaux, on levait les mains en l'air; on remplissait l'air de cris joyeux et l'on se pressait pour pouvoir jeter un seul coup-d'œil sur les traits angéliques de la belle jeune femme et sur le visage noble et distingué de son époux, si miraculeusement arraché, par l'intervention de Dieu, aux griffes de son cruel ennemi, Simon Turchi.

M. Van de Werve marchait à côté de sa fille; le vieux Deodati était à côté de son bien-aimé neveu Geronimo.

Puis suivaient les deux frères mariés de Marie, et un grand nombre de proches parents et d'amis de son père, ainsi que quelques Italiens, Espagnols et Portugais qui voulaient accompagner leur ami Geronimo jusqu'au bord de l'Escaut.

Lorsque Marie entendit les bénédictions

et les joyeuses acclamations du peuple, lorsqu'elle vit des milliers d'yeux, brillants d'enthousiasme et d'amour, fixés sur elle, une vive rougeur colora son front et ses joues, et, tout émue, elle baissa les yeux. Mais, relevant immédiatement la tête, elle adressa à la foule charmée un regard plein d'affection et de reconnaissance qui, par une impression inexplicable, fit battre d'émotion tous les cœurs et monter vers le ciel avec plus d'élan qu'au-dessus les acclamations.

Sur un signe de M. Van de Werve, la foule s'ouvrit respectueusement, et tout le cortège des parents et des amis s'avança d'un pas rapide dans la rue.

La multitude se referma derrière eux, en répétant, sans se lasser, ses acclamations.

Partout où passait le couple devenu célèbre, les habitants s'empressaient de sortir de leurs maisons, et témoignaient bruyamment leur respect et leur amour pour ceux que le ciel avait si manifestement protégés.

Cette marche vers l'Escaut ressemblait à un véritable triomphe.

M. Van de Werve, accoutumé à ces démonstrations de respect, ne semblait pas particulièrement touché de cet accueil. Il saluait à droite et à gauche avec une calme politesse.

Le vieux Deodati, au contraire, était profondément ému. Lui qui, ordinairement marchait un peu courbé, relevait maintenant la tête avec fierté. Il semblait rajeuni; un doux sourire se jouait sur ses lèvres et il reportait les yeux de la foule sur Geronimo comme s'il eût voulu dire : — Je suis son père nourricier et son oncle.  
 La main de Geronimo tremblait dans